Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 18

Artikel: La noce sous clef
Autor: E.-E.D.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-213040

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

55me ANNÉE — N° 18. Samedi 5 mai 1917.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (*1er étage*).
Administration (*abonnements, changements d'adresse*),
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„ PUBLICITAS "
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse*, un an, Fr. 4 50 ; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger*, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton**, 15 cent. — **Suisse**, 20 cent. **Etranger**, 25 cent. — Réclames, 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 5 mai 1917 : La noce sous clef (E.-E. D.). — Chanson de 1792. — Ubi patria, ibi Bene. — Tsancro de barruetta ! — Recettes. — Logis, Hôtelleries, Tavernes et Pintes moudnoises de jadis et aujourd'hui. — Marc-Abram, député (feuilleton).

LA NOCE SOUS CLEF

Le *Conteur Vaudois* a raconté, il y a huit jours, le premier voyage en chemin de fer que le colonel fédéral Rilliet fit, l'an 1846, de Paris à Saint-Germain. Ce joli récit m'a rappelé quelques souvenirs. Nombreux étaient — à Lausanne et à Vevey tout au moins — les Vaudois auxquels cette voie ferrée était familière. Ceux qui étaient à Paris au moment où elle s'ouvrit s'accordaient assez souvent une tournée au Pecq, puis à Saint-Germain, au moyen du nouveau mode de locomotion. Cela faisait fureur. Rentrés au pays, vingt ou trente ans plus tard, ils ne furent nullement surpris de voir rouler nos premiers trains entre Yverdon et Bussigny. Ils connaissaient ça !

Au nombre de ces Vaudois déjà blasés se trouvait un mien grand-oncle, homme jovial, parlant volontiers, avec beaucoup de charme. Vers la fin de ses jours, il se répétait un peu, comme il arrive aux vieillards, mais je ne me lassais tout de même pas de l'entendre. Il avait vu tant de choses ! Mes jeunes cousins et moi, nous aimions surtout à l'ouïr narrer ses aventures en chemin de fer. Il le savait bien, et riant dans sa barbe, il se plaisait à nous tenir le bec dans l'eau le plus longtemps possible, nous expliquant un tas de choses qui aujourd'hui pourraient avoir un intérêt historique, mais qui, à nos yeux, avaient le tort de renvoyer aux calendes grecques la partie vivante de l'histoire, celle où le grand-oncle entrait en scène.

— Mes petits, nous disait-il, avant d'arriver à mon histoire, il faut que je vous dise que les premiers essais de la ligne de Paris au Pecq se firent en août 1837. Le trajet, qui mesure 19 km., fut parcouru en une demi-heure. C'était une vitesse de 38 km. Chacun voulut se rendre compte d'un phénomène aussi extraordinaire, et pendant plusieurs jours, la ligne étant livrée au public, les rives du chemin de fer furent, dans toute leur étendue, bordées d'une haie de spectateurs. Les locomotives durent faire vingt fois le trajet, remorquant à chaque voyage vingt et une voitures à quarante-huit places. Et quelles voitures que ces premiers wagons ! Il y en avait une d'à peu près confortable, dite « berline de transport ». Encore fallait-il éviter de s'asseoir sur les banquettes qui étaient près des roues. D'autres wagons ressemblaient fort à nos wagons de marchandises ; on avait seulement disposé aux quatre angles des tiges de fer reliées entre elles par des filets protecteurs. Il y avait aussi des banquettes d'impériale sans abri au-dessus des berlines. Lorsque les voyageurs étaient nombreux, on avait recours à des wagons-tombereaux garnis de bancs à la hâte.

« Qu'on se figure un tel train en marche ! Comme il n'y avait pas de signaux, des cantonniers galopaient d'un poste à l'autre afin de prévenir le machiniste d'avoir à ralentir sa machine. Le personnel de la voie différait autant que son matériel de ce que nous voyons aujourd'hui. Les employés, habillés d'une veste bleue, aux boutons d'argent, serrés à la taille, obéissaient à un chef de cantonniers coiffé du claque et portant l'épée au côté. Seules, les gares *terminus* avaient des « gouverneurs ». Aux stations intermédiaires, des femmes remplissaient les fonctions de chefs de gare et distribuaient aux voyageurs des billets-jarretières, longues bandes de papier qu'on déchirait au nom de l'arrêt désigné.

» Traverser un tunnel était une grosse affaire. Il y en avait deux. Pour les voyageurs impressionnables et qui en étaient à leur première traversée, le plaisir manquait totalement : l'obscurité — car les méchantes lampes des wagons n'éclairaient guère — l'obscurité, la fumée et le tintamarre de la locomotive, affectaient désagréablement la vue, l'odorat, les nerfs. Les bigots pouvaient même se croire aux enfers. Mais vite le malaise se dissipait à l'aspect de la souriante plaine de Clichy et des îles de Neuilly. Je dois ajouter que les tunnels inspiraient moins d'effroi aux jeunes des deux sexes. Ah ! jeunesse ! Comme, les jours de fête, elle se ruait sur les inconfortables wagons-berline ! Parfois, il accourait tant de monde qu'on ne pouvait régler l'heure des trains. On partait dès que la voie se trouvait libre, et les employés, dont le travail était doublé, recevaient double gratification : 2 fr. 50 et un supplément de vin et de gigot.

» Quand on annonça le retour des cendres de Napoléon, beaucoup d'habitants de Saint-Germain voulurent aller à Neuilly assister au débarquement de la flottille. Il faisait ce jour-là un froid excessif et chacun grelottait dans les wagons fermés ou découverts. A la hauteur de Nanterre, la locomotive refusa tout à coup d'avancer. Les voyageurs l'entourèrent et virent avec stupeur que l'eau avait gelé dans les pompes. On réquisitionna des bottes de paille pour ramener un peu de chaleur dans la machine en détresse ; mais le train ne put que regagner avec peine Le Pecq. Les pèlerins durent se rendre à pied à Neuilly.

— Mais, grand-oncle, ne survint-il pas une autre aventure, dont vous fûtes le héros ?

— Nous y arrivons, mes petits, seulement il faut que vous sachiez quel air avait la locomotive et comment elle était faite ; fervent technicien comme je l'étais alors, ces questions de mécanique me passionnaient... Représentez-vous, sur un chariot, une chaudière à foyer tubulaire...

— Oh ! grand-oncle, nous allons aller en classe sans savoir la fin de l'histoire. Il sonne le moins le quart.

— La fin de l'histoire, impatients que vous êtes, la voici : Le jour de la Saint-Martin de 1837 — c'était un samedi — toute une noce avait pris, à la gare Saint-Lazare, le train pour aller dîner au Pecq. J'étais des invités. Sauf deux portraitistes parisiens, il n'y avait là que des Vaudois et des Vaudoises. Le marié était ce que nous appelons irrévérencieusement un « mouille-pouce », charmant garçon d'ailleurs. La mariée, propre petite-cousine du préfet de Cossonay, appartenait aussi aux gens de maison ; toute rougissante sous sa couronne de fleurs d'oranger, elle avait la fraîcheur d'un bouton de rose. Les parents des époux manquaient ; mais aussi, en ces temps-là, on ne se déplaçait pas comme aujourd'hui. A leur place, il y avait de gais jeunes gens, de rieuses jeunes personnes jolies comme des cœurs. On nous empila dans deux compartiments d'un wagon berline, et les employés en ayant fermé les portes à clé, le chemin de fer s'ébranla si brusquement que nous fûmes jetés les uns contre les autres. Les dames se fâchèrent à cause de leurs belles toilettes.

» Dans le coupé touchant le mien et dont je ne pouvais voir l'intérieur, vu la cloison qui nous séparait, on eût dit le déménagement d'une basse-cour. C'étaient les peintres qui, avec un talent forçant le rire de tout le monde, imitaient la poule et le coq, la cane et le canard, la dinde et le dindon. Leurs cocoricos et leurs gloussements duraient encore au Pecq, où s'arrêta le train, où descendirent tous les voyageurs ; tous, non : la noce demeurait dans ses deux cages, dont les portes s'obstinaient à ne pas s'ouvrir, malgré les efforts des employés, qui pestaient comme de beaux diables.

» Etait-ce du sable, du mastic de vitrier ou les deux à la fois, dont on avait bourré les serrures ? Les clés n'y pouvaient jouer. J'ai toujours soupçonné les deux artistes parisiens d'avoir été les auteurs de cette sotte plaisanterie. Cependant, tandis que le gouverneur de la gare et ses subordonnés se prenaient de bec, et que la noce se fâchait, on était allé quérir un serrurier. Naturellement, on n'en trouva pas.

» La nuit tombait. Je n'avais nulle envie de la passer dans ce méchant wagon, si agréable que fût la société. Mettant bas mon habit, je dévalai par une fenêtre et engageai la mariée, puis les autres dames, à suivre mon exemple et à se fier à la robustesse de mes bras. Il y eut de petits cris effarouchés, mais la noce finit par prendre tout entière le chemin des fenêtres. Tout alla bien, sauf pour le sauvetage d'une des dames, dont l'assiette volumineuse faillit demeurer prise. La bienfaisante nuit recouvrit, comme toujours, bien des mystères. Ce fut elle aussi qui nous empêcha de reconnaître les traits de deux silhouettes qui se glissaient hors de la salle à manger de l'auberge où le dîner nous attendait depuis longtemps.

» Que venaient de faire par là ces ombres ? Elles avaient déposé sur la table, entre le couvert du marié et celui de la mariée, une de ces couronnes d'immortelles sèches comme on en voit sur les tombes, avec cette inscription en perles de jais : *Nos regrets*. Regrets de qui ? De nos deux fumistes de Paris, j'en aurais mis ma main au feu. La noce ne prit heureusement pas ombrage de cette nouvelle farce, et je crois me rappeler que le dîner fut très gai, mais le souvenir ne m'en est pas resté aussi vivant

que celui de notre emprisonnement dans le train... »

Moi-même, mon cher *Conteur*, je ne rapporte le récit de mon grand-oncle qu'approximativement. C'est si lointain ! Et puis, il s'exprimait avec plus de grâce que ne peut le faire ma plume.

E.-E. D.

CHANSON DE 1792

Air : *Aussitôt que la lumière vient redorer nos coteaux.*

C'en est fini du despotisme
Le feu du patriotisme
Et de toutes ses horreurs.
Brûle enfin dans tous les cœurs ;
Que tous les peuples s'unissent
Pour imiter les Français,
Que tous les tyrans gémissent
De n'avoir plus de sujets.

Sujets, sans doute, il faut l'être
Soyons le tous de la loi.
La loi seule est notre maître,
Et la loi commande au roi ;
Désormais la vertu pure,
La douce fraternité,
Vont au nom de la nature,
Escorter la liberté.

Tous les peuples de la terre
Comprennent par nos travaux,
Que le ciel qui les éclaire
Fut irrité de leurs maux.
Et notre assemblée auguste,
Qui rend de si bons décrets.
D'un Dieu bienfaisant et juste
Interprète les arrêts.

Adorons la main suprême
Qui nous comble de bienfaits.
Aimons autant qu'elle-même
Tous les êtres qu'elle a faits ;
Poursuivons avec courage,
Ne craignons pas les revers,
Achevons ce grand ouvrage,
Le salut de l'univers.

Que le despotisme tremble,
S'il ourdit quelque noirceur ;
En ce jour qui nous rassemble,
Chacun de nous de bon cœur,
Offre, au nom de la patrie,
Au nom de l'humanité,
Ses biens, son glaive et sa vie,
Aux lois, à la liberté.

Pour nos soldats malades. — La guerre, jusqu'à présent, n'a touché la Suisse qu'indirectement ; elle a néanmoins, en raison des fatigues endurées par les troupes, fait plus d'une victime. La tuberculose, en particulier, a causé bien des ravages. En 1915, une clinique militaire fut ouverte à Leysin. Pour permettre aux soldats malades d'occuper leurs loisirs forcés, tout en réalisant un gain modeste, M. le Dr Rollier a conçu l'idée d'un atelier où seraient fabriqués par eux divers travaux. Pour les convalescents, il a été bâti une annexe avec atelier au rez-de-chaussée.

Le produit de la vente de la brochure du Dr Rollier : « *La cure de soleil et de travail à la Clinique militaire suisse de Leysin* », doit leur permettre de compléter une installation sommaire. Cette brochure, illustrée de 21 photographies, initie chacun à la vie et au travail des soldats suisses à Leysin. Au prix modique de Fr. 1.50 elle est en vente dans toutes les librairies, ou auprès du fusilier RAMSEYER, 11/102, Clinique militaire suisse, Annexe B, LEYSIN, (Vaud).

PERSÉVÉRANCE

Le succès est à ceux que nul souci n'arrête,
Qui vont droit leur chemin, quoi qu'ils aient entrepris ;
A ceux que n'abat point la première défaite
Et qui, vaincus cent fois, veulent vaincre à tout prix.

Henri WARNERY.

A l'école. — *Le maître.* — Eh ! bien, Daniel, tu es encore venu en classe sans porte-plume ; c'est inadmissible. Que penserais-tu d'un militaire qui irait à la bataille sans fusil !

L'élève. — Je penserais que c'est un officier.

UBI PATRIA, IBI BENE

Qui de nous, un moment ou l'autre, n'a peu ou prou cédé au mirage séducteur de la grande ville et regardé avec une dédaigneuse ingratitude le village, la petite cité où le destin l'a fait naître, dans lesquels ont vécu, vivent, travaillent ceux qui sont de même sang que lui, qui lui sont le plus chers ; la petite ville dont tous les coins et recoins lui sont familiers et où sommeillent les plus doux souvenirs de son enfance, jusqu'à l'heure où, devenu vieux et désabusé, il sera tout heureux de les réveiller pour tromper de mélancoliques regrets ?

Ou qui de nous, quand il s'est figuré la chose possible, n'a rêvé la métamorphose de sa petite cité, heureuse et tranquille, en une grande ville, à l'éclat factice, bruyante, agitée, fiévreuse, cosmopolite, et n'a de ses vœux appelé la fée toute puissante qui, soudain, réaliserait ce miracle ?

Ah ! comme l'expérience de la vie, comme l'âge et la philosophie qu'ils engendrent vous font revenir de toutes ces néfastes illusions et comme on finit par se convaincre que le théâtre où la nature nous a placé est toujours assez grand, sinon pour tout ce qu'on prétendait orgueilleusement faire, du moins pour tout ce qu'on peut vraiment faire, à condition de le faire bien.

Pas n'est besoin de tant de place pour accomplir de grandes et bonnes choses, pour fournir une lice suffisante à nos ambitions de jeunesse, pour donner à nos yeux, altérés d'espace, l'illusion de l'immensité, pour assurer à nos cœurs et à nos esprits, qui les espèrent, de certaines et durables satisfactions.

Vivons de notre vie !

Dans un chapitre, sous forme de lettre à l'une de ses amies de Paris et intitulé : « La vie en province », Marcel Prévost dit :

«... Vous en doutez ? Vous me dites que la province manque justement d'activité et d'imprévu ?

» Certes, on n'y développe point autant de mouvement sur la place qu'à Paris ; on y prend moins de fiacres et d'ascenseurs, on y entre dans moins de salles de spectacle, on y danse moins, on y dîne moins hors de chez soi, on y visite moins d'expositions et on y entend moins de conférences. Après ? Vous avez l'âme trop délicate et l'esprit trop délié pour admettre, même un instant, que cette locomotion, cette agitation stériles signifient la véritable activité humaine. L'activité humaine est celle des passions intimes, et la solitude, le recueillement de la province sont justement d'excellents milieux de culture pour les passions intenses. On y voit éclore moins de ces passionnettes, on y voit se dérouler moins de drames tragi-comiques à la façon des comédies. C'est Paris qu'il faut à de telles aventures, où les acteurs du drame ne se prennent eux-mêmes qu'à moitié au sérieux. La province ne les connaît pas. Les passions humaines, pour germer là, ont à remuer une terre plus inerte et plus lourde : en revanche, celles qui germent, germent plus robustes et plus vivaces. Elles n'y jouiraient pas non plus de cette liberté de développement que leur laissent à Paris l'ignorance, l'indifférence, la tolérance publiques. Dans la petite ville silencieuse, on ne se contente pas d'épier les démarches, on écoute, pour ainsi dire, battre les cœurs... »

ART FÉMININ

L'art de pleurer est un talent
Que la femme la plus novice
Possède à fond et que souvent
Elle entretient par l'exercice.

MARIAGE D'ARGENT

Femme riche n'est pas ma femme.
Voulez-vous savoir pourquoi ?
C'est qu'au lieu d'être « Madame »,
Elle serait « Monsieur » pour moi.

Comptoir vaudois d'échantillons. — L'ouverture officielle du 2me Comptoir vaudois d'Echantillons est fixée au 10 mai, au Casino de Montbenon, à Lausanne.

Le Comptoir comprendra douze groupes : 1° Ameublements ; 2° Ars graphiques, reliure et cartonnages ; 3° Petite mécanique, instruments de précision, coutellerie, instruments de musique, jouets, articles de pêche, etc. ; 4° Horlogerie, bijouterie et gravure ; 5° Industries textiles et du cuir ; 6° Industries du bois (boisellerie, skis, carrosserie, ruches, couveuses, outils aratoires ; 7° Industrie du bâtiment ; 8° Mécanique, constructions métalliques, machines-outils, machines agricoles 9° ; Electricité, appareillage et lustrerie ; 10° Appareils de chauffage et de cuisine. 11° Produits chimiques, verrerie ; 12° Produits alimentaires, boissons, et tabacs.

La petite « foire » vaudoise d'échantillons donnera une idée très complète de nos ressources industrielles et comme l'an dernier, provoquera la conclusion de nombreuses affaires.

L'accès du Comptoir sera libre et gratuit. Son organe officiel est la *Revue Economique*, organe de la Chambre vaudoise du Commerce.

TSANCRO DÈ BARRUETTA !

On dzouveno gaillâ qu'étâi « homo d'équipe » qu'ont dio, dein onna petita gara dè Lavaux, reluquavè onna felhie dè pè lè Monts, qu'étâi bin galèza, mâ qu'âvai min dè bîtâ dein s'n'etrabllio et onco min dè fein su lo cholâ.

Ma fâi cllia felhie avâi bin einviâ de sè mariâ et l'amâvè onco mî s'n'amoeirâo. On dzo don, lâi fe à s'n'homo d'équipe.

— Atiuta, Fréderi, ora te m'a assé reluquaïe et assé remolaïe, cein ne paô pas dura dinse, no faut no mariâ.

— D'acco ! ie me le desâi assebin. Quand vaô-t'ou allâ tsi lo pétabosson ?

— Lo pllie vito sara lo mî. Et puis tè faut veni à l'hotô tsertsi mon trotsi.

— Bon ; déman s'te vâo.

— Mâ te le sâi dza, mon pérè n'est pas retsè ; t'na pas fautà dè veni avoué on tsar ; la barruetta dè la gara lé praô grantâ.

A don lè leindéman, noutron gaillâ s'eimoudà contré lè Monts avoué sa pipâ et la barruetta. Ma, clliaque qu'avâi fauta de graisse — l'est la dierra — pioulavè et fasâi à tsaquè tor dè la ruâ : « Tâ tor ! Tâ tor ! »

L'homo d'équipe se démandavè ; « Mâ que dâo diablio, qu'est-te que lo vû derè avoué son : « Tâ tor ? »

Ma fâi, quand l'arrevè tsi s'n'amie, le vu que laô trotsi étâi rudô mince, le pû tot l'einfatâ dein la catsetta dè sa roulière.

Sein reveni don avau avoué la berruetta vuidà, que lâi desâi ti lo teims : Té bin de que te n'arâi rein ! »... « Té bin de que te n'arâi rein ! »

*

RECETTES

Les fourrures. — Le moment arrive de rentrer les fourrures. La première garantie pour la conservation des fourrures, c'est de les déposer dans une boîte ou une caisse fermant bien hermétiquement. Veuillez d'abord les battre énergiquement, puis mettez au fond de la caisse ou boîte quelques morceaux de camphre ; pliez vos fourrures de manière que le poil soit en dedans des plis, et saupoudrez tous les plis de poudre de camphre et de pyrèthre mélangées.

Si les joints de la fermeture ne sont pas parfaitement hermétiques, garnissez-les de papier de soie, et surtout collez des bandes de papier sur tous les joints.

Avec ces simples et faciles précautions, vous retrouverez toujours vos fourrures parfaitement intactes.

Huile de violettes pour la chaussure. — Faites infuser des fleurs de violettes dans l'huile d'amandes douces et filtrez au moyen d'une toile de lin après 8 jours d'infusion.

Nettoyage des chapeaux de paille. — Après avoir bien brossé le chapeau pour enlever la poussière, mettez-le tremper dans de l'eau à laquelle vous ajouterez un peu d'acide chlorhydrique ou de sel d'oseille. Au bout de trois ou quatre heures, rincez-le dans de l'eau de savon, puis ensuite à l'eau claire. Faites sécher à l'ombre.